

tête de la colonne les aborderait en face. Un plan invisible combinait évidemment ces mouvements. Le souffle unanime d'une révolution soulève les masses. Des conjurés seuls peuvent en gouverner avec tant de précision les hasards et en diriger ainsi les évolutions.

XVIII.

Un drapeau rouge flottait au milieu de la fumée des torches sur les premiers rangs de cette multitude. Elle continuait à s'avancer en s'épaississant. Une curiosité sinistre s'attachait à ce nuage d'hommes qui semblait porter le mystère de la journée.

En face de l'hôtel des affaires étrangères, un bataillon de ligne rangé en bataille, les armes chargées, son commandant en tête, barrait le boulevard. La colonne s'arrête tout à coup devant cette haie de baïonnettes. Le flottement du drapeau et la lueur des torches font cabrer le cheval du commandant. Le cheval, pivotant d'effroi sur ses jarrets, se rejette vers le bataillon qui s'ouvre pour envelopper son chef. Un coup de feu retentit dans la confusion de ce mouvement. Était-il parti comme on le dit d'une main cachée et perverse, tiré sur le peuple par un agitateur du peuple, pour raviver

par la vue du sang l'ardeur de la lutte qui s'éteignait? était-il parti de la main d'un des insurgés sur la troupe? Enfin ce qui est plus vraisemblable, était-il parti de lui-même du mouvement d'une arme chargée ou de la main d'un des soldats croyant son commandant frappé en voyant l'effroi de son cheval? Nul ne le sait. crime ou hasard ce coup de feu ralluma une révolution.

Les soldats se croyant attaqués mettent leurs fusils en joue. une traînée de feu jaillit sur toute la ligne. La décharge répercutée par les hautes maisons et par les rues profondes de ce centre de Paris ébranle tout le boulevard. La colonne des peuples des faubourgs tombe décimée par les balles. Des cris de mort et des gémissements de blessés se mêlent aux cris d'effroi des curieux, des femmes, des enfants qui s'enfuient. ils se précipitent dans les maisons voisines, dans les rues basses, sous les portes cochères. A la lueur des torches qui s'éteignent dans le sang sur le pavé on distingue des groupes de cadavres jonchant çà et là la chaussée. La foule épouvantée se croyant poursuivie reflue en criant vengeance jusque vers la rue Lafitte, laissant le vide, le silence et la nuit entre elle et les bataillons.

XIX.

La foule croyait avoir été trahieusement fou-

droyée dans une démonstration de joie et de concorde pour le changement des ministres. sa rage se tournait contre ces ministres assez perfides pour venger leur chute par des torrents de sang, sur ce roi assez obstiné pour frapper ce même peuple qui l'avait couronné de son propre sang en 1830.

De leur côté les soldats étaient consternés de ce carnage involontaire. Personne n'avait donné l'ordre de tirer. On n'avait entendu que l'ordre de croiser les baïonnettes, pour opposer le fer à l'élan du peuple. La nuit, le trouble, le hasard, la précipitation avaient tout fait. le sang inondait les pieds des soldats. les blessés se traînaient pour mourir entre les jambes de leurs meurtriers et contre les murs de l'hôtel. des larmes de désespoir tombaient des yeux du commandant. Les officiers émoussaient la pointe de leurs sabres sur le pavé, en déplorant ce crime du hasard. Ils sentaient d'avance le contre-coup de ce meurtre involontaire du peuple sur l'esprit de la population de Paris. Le commandant se hâta de prévenir ce malentendu en entrant en explication avec le peuple. il ordonna à un lieutenant d'aller porter à la foule groupée au coin de la rue Laffitte des paroles de regrets et des éclaircissements.

L'officier se présente au café Tortoni qui forme l'angle de cette rue et du boulevard. Il veut parler. La foule l'entoure et l'écoute. mais à peine a-t-il

proféré quelques mots, qu'un homme armé d'un fusil, entre, écarte les spectateurs et ajuste le parlementaire. des gardes nationaux relèvent l'arme, repoussent le meurtrier et ramènent l'officier à son bataillon.

XX.

Cependant le récit de l'événement s'était propagé avec la rapidité du bruit de la décharge sur toute la ligne des boulevards, et dans la moitié de Paris. La colonne des faubourgs un moment refoulée et dispersée était revenue sur ses pas ramasser ses morts. d'immenses tombereaux tout attelés, s'étaient trouvés sous sa main à cette heure avancée de la nuit comme s'ils eussent été préparés d'avance pour promener dans Paris les cadavres, destinés à rallumer par les yeux la fureur du peuple. On ramasse les cadavres, on les groupe sur ces tombereaux les bras pendants hors du char, les blessures découvertes, le sang pleuvant sur les roues. On les promène à la lueur des torches devant le bureau du *National* comme un trophée de vengeance prochaine, étalé près de ce berceau de la république.

Après cette lugubre station, le char s'achemine vers la rue Montmartre, et s'arrête devant le bureau du journal *la Réforme*. Nouvel appel à l'irréconciliabilité de la république et de la monarchie. Des cris rauques et comme refoulés par l'indigna-

tion et par le sanglot intérieur du cortège s'élèvent jusqu'aux fenêtres des maisons. Un homme debout sur le char, les pieds dans le sang, soulève de temps en temps du monceau des morts le cadavre d'une femme, le montre à la foule et le recouche sur le lit sanglant. A cet aspect la pitié des passants se change en fureur, ils courent s'armer dans leurs maisons. Les rues se vident. Une haie d'hommes armés de fusils marche autour des roues, ils s'enfoncent dans les rues obscures du centre populeux de Paris, vers le carré Saint-Martin ce Mont-Aventin du peuple. Ils frappent de porte en porte pour appeler des combattants nouveaux à la vengeance. Au spectacle de ces victimes reprochées à la royauté, ces quartiers se lèvent, courent aux cloches, sonnent le tocsin, déparent les rues, élèvent et multiplient les barricades. De temps en temps les coups de feu retentissent pour empêcher le sommeil d'assoupir l'anxiété et la colère de la ville. Les cloches portent d'église en église jusqu'aux oreilles du roi aux Tuileries les tintements fébriles précurseurs de l'insurrection du lendemain.

LIVRE TROISIÈME.

I.

Pendant que le soulèvement excité par la vengeance et favorisé par la nuit, s'étendait dans tout Paris, le roi réfléchissait aux sons du tocsin, aux moyens de calmer le peuple et de comprimer la révolution dans laquelle il ne voulait voir encore qu'une émeute. L'abdication de son système de politique extérieure personnifié dans M. Guizot, dans M. Duchâtel et dans la majorité des chambres, entièrement acquises à ses intérêts, devait lui sembler plus qu'une abdication de sa couronne. C'était l'abdication de sa pensée, de sa sagesse, de son auréole d'infailibilité, aux yeux de l'Europe, de sa famille, de son peuple à ses propres yeux. Céder un trône à la fortune contraire, c'est peu pour une grande âme. Céder sa renommée et son autorité morale à l'opinion triomphante et à l'histoire implacable, c'est l'effort le plus douloureux à obtenir du cœur de l'homme, car c'est l'effort qui le brise et qui l'humilie. Mais le roi n'était pas de ces na-